

GAKU-NO-MICHI

(« Le Tao de la musique » ou « Les Voies de la musique »)

Film sans images pour sons électroniques et concrets

Réalisé au studio de musique électronique (Denshi Ongaku Studio) de N. H. K. Radio (Nippon Hoso Kyokai), Tokyo, en 1977-78

Dédié à la mémoire de Wataru Uenami, à cette époque, directeur du studio et responsable de la musique à NHK.

Version numérisée et révisée (2006) par Jean-Claude Eloy

Durée totale : environ 242' (environ 4 heures, non-stop)

« Gaku-no-Michi » a fait partie, à la fin des années 70 (en France et dans d'autres lieux à l'étranger) des œuvres les plus emblématiques de l'esthétique de Jean-Claude Eloy.

Cette « fresque », ce vaste poème de sons et de bruits, dont le but principal semble avoir été la libération de l'imagination sonore, a matérialisé définitivement l'éloignement d'Eloy des structures et modèles qui l'avaient porté jusque-là : modèles très valables dans les années 50 ou 60, mais imposés par la suite à toute « musique contemporaine » à travers diverses hégémonies institutionnelles et officielles.

En plus de trente ans « Gaku-no-Michi » a fait le tour du monde, de l'Asie aux Amériques en passant par l'Europe.

La création partielle de « Gaku-no-Michi » avait eu lieu au festival de La Rochelle en 1978. La création totale s'était faite dans le cadre du festival d'Automne à Paris dans un concert « off » festival (Janvier 1979) organisé par Joséphine Markovits et Guy-Noël Le Corre à la salle Wagram avec la bénédiction du directeur du festival, Michel Guy. La presse de l'époque, quotidienne et hebdomadaire, nous avait unanimement soutenu (une presse musicale encore nombreuse et libre, et non pas ce peu qu'il en reste aujourd'hui, soumis au règne de la pensée unique) affichant pour ces circonstances une solidarité dont elle a perdu l'habitude depuis. Le texte de présentation publié à cette occasion se terminait ainsi : « ... *En nous soutenant, vous ne nous aiderez pas seulement à assurer le succès d'un concert : vous nous aiderez aussi à prouver qu'aujourd'hui, à Paris, et malgré tout, une création libre et non-conventionnelle peut encore trouver le droit à l'existence !* ». 33 ans plus tard, je réaffirme (plus que jamais !) le contenu de ces propos.

Les descriptions techniques ou esthétiques concernant « Gaku-no-Michi » pourraient se développer à l'infini, et c'est la raison d'être de mon livre : « *Entre concret et abstrait* » (en Anglais : « *Between concrete and abstract* ») entièrement consacré à « Gaku-no-Michi ». Je renvoie vers cet ouvrage toute personne désireuse d'en savoir plus sur cette œuvre.

Car pour un concert comme celui-ci, la seule chose qu'il importe de partager c'est l'ivresse des textures sonores, leurs articulations temporelles élargies, l'aspiration vers des spirales extrêmes et infinies dans lesquelles l'émotion sonore la plus directe n'est pas censurée mais au contraire portée jusqu'à son point d'incandescence. Il suffit de se laisser porter par le son et de suivre ses métamorphoses... Une audition intégrale de l'œuvre, non-stop, est préférable en tant qu'expérience de la plénitude et du temps. C'est ce que nous avons choisi de faire pour ce concert hors normes et « hors territoires »...

Construction de Gaku-no-Michi

- « Pachinko » : son d'introduction.

Billard électronique très connu au Japon, dont le son a été capté et grandement modulé. Introduit le concert d'une manière délibérément rigide, quasi mécanique, non transcendée.

I - « Tôkyô » :

La Voie des sons quotidiens (du concret à l'abstrait).

Cette partie marque le véritable début du concert. C'est une grande spirale, formée de longues vagues successives qui, à travers ses développements, devient de plus en plus variée dans ses matériaux, aboutissant au dépassement et à la transsubstantiation souhaitée pendant toute la partie finale.

II - « Fushiki-é » (« Vers ce qui n'est pas connaissable »).

La Voie des sons de méditation (de l'abstrait au concret).

Cette partie (la plus longue de toute l'œuvre) nous emmène (à travers des épisodes sonores variés, parfois violents, complexes et contrastés) vers quatre « étapes de contemplation », pendant lesquelles le discours musical s'immobilise.

- « Mokuso » (« Contemplation ») : son d'immobilisation.

Cette partie représente l'étape ultime du contemplatif (la cinquième étape de contemplation) : soit un discours musical pratiquement immobilisé, dont toute démarche dialectique est absente, mais qui laisse la place à une évolution très ralentie, à peine perceptible.

III - « Banbutsu-no-Ryûdo » (« Le flot incessant de toutes les choses »).

La Voie des métamorphoses du sens (du concret au concret).

C'est une immense « trame » continue, une sorte de « travelling » à travers toutes sortes de « scènes sonores », quotidiennes ou exceptionnelles, en métamorphoses continues, passant des discours politiques à un « Shishi Odoshi » (bambou articulé recevant un filet d'eau et frappant régulièrement une pierre, en basculant) longuement transformé bien avant son apparition pure, directe.

IV - « Kaiso » (« Reminiscence »)

La Voie du sens au-delà des métamorphoses » (de l'abstrait à l'abstrait)

C'est un moment de gravité, innervé et construit autour de la cérémonie commémorative annuelle de Hiroshima qui, au-delà du drame évoqué, nous mène cependant vers le dépassement par la paix à travers le son suivant.

- « Han » (nom d'une plaque de bois utilisée dans certains temples) : son de prolongation.

Ce son à caractère contemplatif, constitué en partie par le traitement électroacoustique d'une sonnette du métro de Tokyo, peut se prolonger jusqu'à l'infini...

j. c. e.